

# LE MATIN DES MAGICIENS

LOUIS PAUWELS & JACQUES BERGIER

*Un alchimiste au café Procope, en 1953 / Conversation à propos de Gurdjieff / Un homme qui prétend savoir que la pierre philosophale est une réalité ' / Bergier m'entraîne à toute vitesse dans un drôle de raccourci / Ce que je vois me libère du bête mépris du progrès / Nos arrière-pensées sur l'alchimie : ni révélation, ni tâtonnement / Courte méditation sur la spirale et l'espérance.*

C'est en mars 1953 que j'ai rencontré pour la première fois un alchimiste. Cela se passait au café Procope qui connut, à cette époque, un court regain de vie. Un grand poète, alors que j'écrivais mon livre sur Gurdjieff, m'avait ménagé cette rencontre et je devais revoir souvent cet homme singulier sans toutefois percer ses secrets.

J'avais, sur l'alchimie et les alchimistes, des idées primaires, puisées dans l'imagerie populaire, et j'étais loin de savoir qu'il y avait encore des alchimistes. L'homme qui était assis en face de moi, à la table de Voltaire, était jeune, élégant. Il avait fait de fortes études classiques, suivies d'études de chimie. Présentement, il gagnait sa vie dans le commerce et fréquentait beaucoup d'artistes, ainsi que quelques gens du monde.

Je ne tiens pas un journal intime, mais il m'arrive, en quelques occasions importantes, de noter mes observations ou mes sentiments. Cette nuit-là, rentré chez moi, j'écrivis ceci :

« Quel âge peut-il avoir ? Il dit trente-cinq ans. Cela confond. La chevelure blanche, frisée, découpée sur le crâne comme une perruque. Des rides nombreuses et profondes sous une chair rosé, dans un visage plein. Très peu de gestes, lents, mesurés, habiles. Un sourire calme et aigu. Des yeux rieurs, mais qui rient de manière détachée. Tout exprime un autre âge. Dans ses propos, pas une fêlure, un écart, une retombée; de la présence d'esprit. Il y a du sphinx derrière cet affable visage hors du temps. Incompréhensible. Et ce n'est pas seulement mon impression. A. B., qui le voit presque tous les jours depuis des semaines, me dit qu'il ne l'a jamais, une seconde, pris en défaut « d'objectivité supérieure ». « Ce qui lui fait condamner Gurdjieff :

« 1° Qui éprouve le besoin d'enseigner ne vit pas entièrement sa doctrine et n'est pas au sommet de l'initiation.

« 2° A l'école de Gurdjieff, il n'y a pas d'intercession matérielle entre l'élève que l'on a persuadé de son néant et l'énergie qu'il doit parvenir à posséder pour passer à l'être réel. Cette énergie — « cette volonté de la volonté », dit Gurdjieff — l'élève doit la

trouver en lui-même, rien qu'en lui-même. Or, cette démarche est partiellement fautive et ne peut conduire qu'au désespoir. Cette énergie existe hors de l'homme, et il s'agit de la capter. Le catholique qui avale l'hostie : captation rituelle de cette énergie. Mais si vous n'avez pas la foi ? Si vous n'avez pas la foi, ayez un feu : c'est toute l'alchimie. Un vrai feu. Un feu matériel. Tout commence, tout arrive par le contact avec la matière.

« 3° Gurdjieff ne vivait pas seul, toujours entouré, toujours en phalanstère. « Il y a un chemin dans la solitude, il y a des « rivières dans le désert ». Il n'y a ni chemin ni rivières dans l'homme mêlé aux autres.

« Je pose, sur l'alchimie, des questions qui doivent lui paraître d'une écœurante sottise. Il n'en montre rien et répond :

« Rien que matière, rien que contact avec la matière, travail sur la matière, travail avec les mains. Il insiste beaucoup là-dessus :

« — Aimez-vous le jardinage ? Voilà un bon début, l'alchimie est comparable au jardinage.

« — Aimez-vous la pêche ? L'alchimie a quelque chose de commun avec la pêche.

« Travail de femme et jeu d'enfant.

« On ne saurait enseigner l'alchimie. Toutes les grandes œuvres littéraires qui ont passé les siècles portent une partie de cet enseignement. Elles sont le fait d'hommes adultes — vraiment adultes — qui ont parlé à des enfants, tout en respectant les lois de la connaissance adulte. On ne prend jamais une grande œuvre en défaut sur « les principes ». Mais la connaissance de ces principes et la voie qui mène à cette connaissance doivent demeurer cachées. Cependant, il y a un devoir d'entraide pour les chercheurs du premier degré.

« Aux environs de minuit, je l'interroge sur Fulcanelli (*L'auteur du Mystère des Cathédrales et des Demeures philosophales.*), et il me laisse entendre que Fulcanelli n'est pas mort :

« — On peut vivre, me dit-il, infiniment plus longtemps que l'homme non éveillé l'imagine. Et l'on peut changer totalement d'aspect. Je le sais. Mes yeux savent. Je sais aussi que la pierre philosophale est une réalité. Mais il s'agit d'un autre état de la matière que celui que nous connaissons. Cet état permet, comme tous les autres états, des mensurations. Les moyens de travail et de mensuration sont simples et n'exigent pas d'appareils compliqués : travail de femme et jeu d'enfant...

« Il ajoute :

« — Patience, espérance, travail. Et quel que soit le travail, on ne travaille jamais assez.

« Espérance : en alchimie, l'espérance se fonde sur la certitude qu'il y a un but. Je n'aurais pas, dit-il, commencé, si l'on ne m'avait clairement prouvé que ce but existe et qu'il est possible de l'atteindre dans cette vie. »

Tel fut mon premier contact avec l'alchimie. Si je l'avais abordée par les grimoires, je pense que mes recherches n'auraient guère été loin : manque de temps, manque de goût pour l'érudition littéraire. Manque de vocation aussi : cette vocation qui saisit l'alchimiste, alors qu'il s'ignore encore comme tel, au moment où il ouvre, pour la première fois, un vieux traité. Ma vocation n'est pas de faire, mais de comprendre. N'est pas de réaliser, mais de voir. Je pense, comme le dit mon vieil ami André Billy, que « comprendre, c'est aussi beau que de chanter », même si la compréhension ne doit être que fugitive (1). Je suis un homme pressé, comme

1. Dans sa geôle de Reading, Oscar Wilde découvre que l'inattention de l'esprit est le crime fondamental, que l'attention extrême dévoile l'accord parfait entre tous les événements d'une vie, mais sans doute aussi, sur un plan plus vaste, l'accord parfait entre tous les éléments et tous les mouvements de la Création, l'harmonie de toutes choses. Et il s'écrie : « Tout ce qui est compris est bien. » C'est la plus belle parole que je connaisse.

Je suis un homme pressé, comme la plupart de mes contemporains. J'eus le contact le plus moderne qui soit avec l'alchimie : une conversation dans un bistrot de Saint-Germain-des-Prés. Ensuite, lorsque je cherchai à donner un sens plus complet à ce que m'avait dit cet homme jeune, je rencontrai Jacques Bergier, qui ne sortait pas poudreux d'un grenier garni de vieux livres, mais de lieux où la vie du siècle s'est concentrée : les laboratoires et les bureaux de renseignements. Bergier cherchait, lui aussi, quelque chose sur le chemin de l'alchimie. Ce n'était pas pour faire un pèlerinage dans le passé. Cet extraordinaire petit homme tout occupé des secrets de l'énergie atomique avait pris ce chemin-là comme raccourci. Je volai, accroché à ses basques, parmi les vénérables textes conçus par des sages amoureux de la lenteur, ivres de patience, à une vitesse supersonique. Bergier avait la confiance de quelques-uns des hommes qui, aujourd'hui encore, se livrent à l'alchimie. Il avait aussi l'oreille des savants modernes. J'acquis bientôt la certitude, auprès de lui, qu'il existe d'étroits rapports entre l'alchimie traditionnelle et la science d'avant-garde. Je vis l'intelligence jeter un pont entre deux mondes. Je m'engageai sur ce pont et vis qu'il tenait. J'en éprouvai un grand bonheur, un profond apaisement. Depuis longtemps réfugié dans la pensée antiprogressiste hindouiste, Gurdjieffien, voyant le monde d'aujourd'hui comme un début d'Apocalypse, n'attendant plus, avec un désespoir très grand, qu'une vilaine fin des temps et pas très assuré dans l'orgueil d'être à part, voici que je voyais le vieux passé et l'avenir se donner la main. La métaphysique de l'alchimiste plusieurs fois millénaire cachait une technique enfin compréhensible, ou presque, au vingtième siècle. Les techniques terrifiantes d'aujourd'hui ouvraient sur une métaphysique presque semblable à celle des anciens temps. Fausse poésie, que mon retrait ! L'âme immortelle des hommes jetait les mêmes feux de chaque côté du pont.

Je finis par croire que les hommes, dans un très lointain passé, avaient découvert les secrets de l'énergie et de la matière. Non seulement par méditation, mais par manipulation. Non seulement spirituellement, mais techniquement. L'esprit moderne, par des voies différentes, par les routes longtemps déplaisantes, à mes yeux, de la raison pure, de l'irrégiosité, avec des moyens différents et qui m'avaient longtemps paru laids, s'apprêtait à son tour à découvrir les mêmes secrets. Il s'interrogeait là-dessus, il s'enthousiasmait et s'inquiétait à la fois. Il butait sur l'essentiel, tout comme l'esprit de la haute tradition.

Je vis alors que l'opposition entre la « sagesse » millénaire et la « folie » contemporaine était une invention de l'intelligence trop faible et trop lente, un produit de compensation pour intellectuel incapable d'accélérer aussi fort que son époque l'exige.

Il y a plusieurs façons d'accéder à la connaissance essentielle. Notre temps a les siennes. D'anciennes civilisations eurent les leurs. Je ne parle pas uniquement de connaissance théorique.

Je vis enfin que, les techniques d'aujourd'hui étant plus puissantes, apparemment, que les techniques d'hier, cette connaissance essentielle, qu'avaient sans doute les alchimistes (et d'autres sages, avant eux), arriverait jusqu'à nous avec plus de force encore, plus de poids, plus de dangers et plus d'exigences. Nous atteignons le même point que les Anciens, mais à une hauteur différente. Plutôt que de condamner l'esprit moderne au nom de la sagesse initiatique des Anciens, ou plutôt que de nier cette sagesse en déclarant que la connaissance réelle commence avec notre propre civilisation, il conviendrait d'admirer, il conviendrait de vénérer la puissance de l'esprit qui, sous des aspects différents, repasse par le même point de lumière en s'élevant en spirale. Plutôt que de condamner, répudier, choisir, il conviendrait d'aimer. L'amour est tout : repos et mouvement à la fois.

Nous allons vous soumettre les résultats de nos recherches sur l'alchimie. Il ne s'agit, bien entendu, que d'esquisses. Il nous faudrait dix ou vingt ans de loisir, et peut-être des facultés que nous n'avons pas, pour apporter sur le sujet une contribution réellement positive. Cependant, ce que nous avons fait et la manière dont nous l'avons fait, rendent notre petit travail très différent des ouvrages jusqu'ici consacrés à l'alchimie. On y trouvera peu d'éclaircissements sur l'histoire et la philosophie de cette science traditionnelle, mais quelques lueurs sur des rapports inattendus entre les rêves des vieux « philosophes chimiques » et les réalités de la physique actuelle. Autant dire tout de suite nos arrière-pensées :

L'alchimie, selon nous, pourrait être l'un des plus importants résidus d'une science, d'une technique et d'une philosophie appartenant à une civilisation engloutie. Ce que nous avons découvert dans l'alchimie, à la lumière du savoir contemporain, ne nous invite pas à croire qu'une technique aussi subtile, compliquée et précise, ait pu être le produit d'une « révélation divine » tombée du ciel. Ce n'est pas que nous rejetions

toute idée de révélation. Mais nous n'avons jamais constaté, en étudiant les saints et les grands mystiques, que Dieu parle aux hommes le langage de la technique : « Place ton creuset sous la lumière polarisée, ô mon Fils ! Lave les scories à l'eau tri-distillée. »

Nous ne croyons pas non plus que la technique alchimiste ait pu se développer par tâtonnements, minuscules bricolages d'ignorants, fantaisies de maniaques du creuset, jusqu'à aboutir à ce qu'il faut bien appeler une désintégration atomique. Nous serions plutôt tentés de croire que résident dans l'alchimie des débris d'une science disparue, difficiles à comprendre et à utiliser, le contexte manquant. A partir de ces débris, il y a forcément tâtonnements, mais dans une direction déterminée, il y a aussi foisonnement d'interprétations techniques, morales, religieuses. Il y a enfin, pour les détenteurs de ces débris, l'impérieuse nécessité de garder le secret.

Nous pensons que notre civilisation, atteignant un savoir qui fut peut-être celui d'une précédente civilisation, dans d'autres conditions, avec un autre état d'esprit, aurait peut-être le plus grand intérêt à interroger avec sérieux l'antique pour hâter sa propre progression.

Nous pensons enfin ceci : l'alchimiste au terme de son « travail » sur la matière voit, selon la légende, s'opérer en lui-même une sorte de transmutation. Ce qui se passe dans son creuset se passe aussi dans sa conscience ou dans son âme. Il y a changement d'état. Tous les textes traditionnels insistent là-dessus, évoquent le moment où le « Grand Œuvre » s'accomplit et où l'alchimiste devient un « homme éveillé ». Il nous semble que ces vieux textes décrivent ainsi le terme de toute connaissance réelle des lois de la matière et de l'énergie, y compris la connaissance technique. C'est vers la possession d'une telle connaissance que se précipite notre civilisation. Il ne nous paraît pas absurde de songer que les hommes sont appelés, dans un avenir relativement proche, à « changer d'état », comme l'alchimiste légendaire, à subir quelque transmutation. A moins que notre civilisation ne périclite tout entière un instant avant d'avoir touché le but, comme d'autres civilisations ont peut-être disparu. Encore, dans notre dernière seconde de lucidité, ne désespérons-nous pas, songeant que si l'aventure de l'esprit se répète, c'est chaque fois à un degré plus haut de la spirale. Nous remettrions à d'autres millénaires le soin de porter cette aventure jusqu'au point final, jusqu'au centre immobile, et nous nous engouffurons avec espérance.

## II

*Cent mille livres que personne n'interroge / On demande une expédition scientifique en pays alchimique / Les inventeurs I Le délire par le mercure / Un langage chiffré / Y eut-il une autre civilisation atomique ? / Les piles du musée de Bagdad / Newton et les grands initiés / Helvétius et Spinoza devant l'or philosophai / Alchimie et physique moderne / Une bombe à hydrogène sur un fourneau de cuisine / Matérialiser, hominiser, spiritualiser.*

On connaît plus de cent mille livres ou manuscrits alchimiques. Cette énorme littérature, à laquelle se sont consacrés des esprits de qualité, des hommes importants et honnêtes, cette énorme littérature qui affirme solennellement son attachement à des faits, à des réalités expérimentales, n'a jamais été explorée scientifiquement. La pensée régnante, catholique dans le passé, rationaliste aujourd'hui, a entretenu autour de ces textes une conspiration de l'ignorance et du mépris. Cent mille livres et manuscrits contiennent peut-être quelques-uns des secrets de l'énergie et de la matière. Si ce n'est vrai, ils le proclament, tout au moins. Les princes, les rois et les républiques ont encouragé d'innombrables expéditions en pays lointains, financé des recherches scientifiques de toutes sortes. Jamais une équipe de cryptographes, d'historiens, de linguistes et de savants, physiciens, chimistes, mathématiciens, biologistes, n'a été réunie dans une bibliothèque alchimique complète avec mission de voir ce qu'il y a de vrai et d'utilisable dans ses vieux traités. Voilà qui est inconcevable. Que de telles fermetures de l'esprit soient possibles et durables, que des sociétés humaines très civilisées et apparemment, comme la nôtre, sans préjugés d'aucune sorte, puissent oublier dans leur grenier cent mille livres et manuscrits portant l'étiquette : « Trésor », voilà qui convaincra les plus sceptiques .que nous vivons dans le fantastique.

Les rares recherches sur l'alchimie sont faites, ou bien par 'des mystiques qui demandent aux textes une confirmation de leurs attitudes spirituelles, au bien par des historiens coupés de tout contact avec la science et les techniques.

Les alchimistes parlent de la nécessité de distiller mille et mille fois l'eau qui va servir à préparer l'Elixir. Nous avons entendu un historien spécialisé dire que cette opération était démentielle. Il ignorait tout de l'eau lourde et des méthodes que l'on emploie pour enrichir l'eau simple en eau lourde. Nous avons entendu un érudit affirmer que le raffinage et la purification indéfiniment répétés d'un métal ou d'un métalloïde ne changeant en rien les procédés de celui-ci, il fallait voir dans les recommandations alchimiques un mystique apprentissage de la patience, un geste rituel comparable à l'égrenage du rosaire. C'est pourtant par un tel raffinage au moyen d'une technique décrite par les alchimistes et que l'on nomme aujourd'hui « la fusion de zone », que l'on prépare le germanium et le silicium pur des transistors. Nous savons maintenant, grâce à ces travaux sur les transistors, qu'en purifiant à fond un métal et en introduisant ensuite quelques millièmes de gramme d'impuretés soigneusement choisies, on donne au corps traité des propriétés nouvelles et révolutionnaires. Nous ne voulons pas multiplier les exemples, mais nous voudrions faire comprendre à quel point serait souhaitable un examen vraiment méthodique de la littérature alchimique. Ce serait un travail immense, qui exigerait des dizaines d'années de travail et des dizaines de chercheurs appartenant à toutes les disciplines. Ni Bergier ni moi n'avons pu même l'esquisser, mais si notre gros bouquin maladroit pouvait quelque jour décider un mécène à permettre ce travail, nous n'aurions pas perdu tout à fait notre temps.

En étudiant un peu les textes alchimiques, nous avons constaté que ceux-ci sont généralement modernes par rapport à l'époque où ils ont été écrits, alors que les autres ouvrages d'occultisme sont en retrait. D'autre part, l'alchimie est la seule pratique para-religieuse ayant enrichi réellement notre connaissance du réel.

Albert le Grand (1193-1280) réussit à préparer la potasse caustique. Il fut le premier à décrire la composition chimique du cinabre, de la céruse et du minium.

Raymond Lulle (1235-1315) prépara le bicarbonate de potassium.

Théophraste Paracelse (1493-1541) fut le premier à décrire le zinc, jusqu'alors inconnu. Il introduisit également dans la médecine l'usage des composés chimiques.

Giambattista délia Porta (1541-1615) prépara l'oxyde d'étain.

Jean-Baptiste Van Helmont (1577-1644) reconnut l'existence des gaz.

Basile Valentin (dont nul ne sut jamais l'identité véritable) découvrit au XVII<sup>e</sup> siècle l'acide sulfurique et l'acide chlorhydrique.

Johann Rudolf Glauber (1604-1668) trouva le sulfate de sodium.

Brandt (mort en 1692) découvrit le phosphore.

Johann Friedrich Boettcher (1682-1719) fut le premier Européen à faire de la porcelaine.

Biaise Vigenère (1523-1596) découvrit l'acide benzoïque.

Tels sont quelques-uns des travaux alchimiques qui enrichissent l'humanité au moment où la chimie progresse (Cf. *Le Miroir de la Magie*, par Kurt SELIGMANN. Editions Fasquelle, Paris.). A mesure que d'autres sciences se développent, l'alchimie semble suivre et souvent, précéder le progrès. Le Breton, dans ses *Clefs de la Philosophie Spagyrique*, en 1722, parle du magnétisme de manière plus qu'intelligente et fréquemment anticipe les découvertes modernes. Le Père Castel, en 1728, au moment où les idées sur la gravitation commencent à se répandre, parle de celle-ci et de ses rapports avec la lumière dans des termes qui, deux siècles plus tard, feront étrangement écho à la pensée d'Einstein :

« J'ai dit que si l'on ôtait la pesanteur du monde, on ôterait en même temps la lumière. Du reste la lumière et le son, et toutes autres qualités sensibles sont une suite et comme un résultat de la mécanique et par conséquent de la pesanteur des corps naturels qui sont plus ou moins lumineux ou sonores, selon qu'ils ont plus de pesanteur et de ressort. »

Dans les traités alchimiques de notre siècle, on voit apparaître fréquemment, plus tôt que dans les ouvrages universitaires, les dernières découvertes de la physique nucléaire, et il est probable que les traités de demain mentionneront les théories

physiques et mathématiques les plus abstraites qui soient.

La distinction est nette entre l'alchimie et les fausses sciences comme la radiesthésie qui introduit des ondes ou des rayons dans ses publications après que la science officielle les a découverts. Tout pourrait nous inviter à penser que l'alchimie est susceptible d'apporter une contribution importante aux connaissances et aux techniques de l'avenir basées sur la structure de la matière.

Nous avons constaté aussi, dans la littérature alchimique, l'existence d'un nombre impressionnant de textes purement délirants. On a parfois voulu expliquer ce délire par la psychanalyse (Jung : *Psychologie et Alchimie*, ou Herbert Silberer : *Problèmes du Mysticisme*). Plus souvent comme l'alchimie contient une doctrine métaphysique et suppose une attitude mystique, les historiens, les curieux et surtout les occultistes se sont acharnés à interpréter ces propos démentiels dans le sens d'une révélation supra-naturelle, d'une vaticination inspirée. A y regarder de près, il nous a paru raisonnable de tenir, à côté des textes techniques et des textes de sagesse, les textes démentiels pour des textes démentiels. Il nous a paru aussi que cette démence de l'adepte expérimentateur pouvait trouver une explication matérielle, simple, satisfaisante. Le mercure était fréquemment utilisé par les alchimistes. Sa vapeur est toxique et l'empoisonnement chronique provoque le délire. Théoriquement, les récipients employés étaient absolument hermétiques, mais le secret de cette fermeture n'est pas donné à tout adepte, et la folie a pu envahir plus d'un « philosophe chimique ».

Enfin, nous avons été frappés par l'aspect de cryptogramme de la littérature alchimique. Biaisé Vigenère, que nous avons cité tout à l'heure, inventa les codes les plus perfectionnés et les méthodes de chiffrage les plus ingénieuses. Ses inventions en cette matière sont encore utilisées aujourd'hui. Or, il est probable que Biaisé Vigenère prit contact avec cette science du chiffre en essayant d'interpréter les textes alchimiques. Il conviendrait d'ajouter aux équipes de chercheurs que nous souhaitons voir réunies, des spécialistes du déchiffrement.

« Afin de donner un exemple plus clair, écrit René Alleau (*Aspects de l'Alchimie Traditionnelle. Editions de Minuit, Paris.*), nous prendrons celui du jeu d'échecs dont on connaît la simplicité relative des règles et des éléments ainsi que l'indéfinie variété des combinaisons. Si l'on suppose que l'ensemble des traités acroamatiques de l'alchimie se présente à nous comme *autant de parties annotées en un langage conventionnel*, il faut admettre d'abord, honnêtement, que nous ignorons et les règles du jeu, et le chiffre utilisé. Sinon, nous affirmons que l'indication cryptographique est composée de signes directement compréhensibles par n'importe quel individu, *ce qui est précisément l'illusion immédiate que doit provoquer un cryptogramme bien composé*. Ainsi la prudence nous conseille-t-elle de ne pas nous laisser séduire par la tentation d'un sens clair et d'étudier ces textes comme s'il s'agissait d'une langue inconnue.

« Apparemment, ces *messages* ne s'adressent qu'à d'autres joueurs, à d'autres alchimistes dont nous devons penser qu'ils possèdent déjà, par quelque moyen

différent de la tradition écrite, la clé nécessaire à la compréhension exacte de ce langage. »

Aussi loin que l'on remonte dans le passé, on trouve des manuscrits alchimiques. Nicolas de Valois, au XV<sup>e</sup> siècle, en déduisait que les transmutations, que les secrets et les techniques de la libération de l'énergie ont été connus des hommes avant l'écriture même. L'architecture a précédé l'écriture. Elle a peut-être été une forme d'écriture. Aussi bien voyons-nous l'alchimie liée très intimement à l'architecture. Un des textes les plus significatifs de l'alchimie, dont l'auteur est le sieur Esprit Gobineau de Montluisant, s'intitule : « Explications très curieuses des énigmes et figures hiéroglyphiques qui sont au grand portail de Notre-Dame de Paris. » Les ouvrages de Fulcanelli sont consacrés au « Mystère des Cathédrales » et à de minutieuses descriptions des « Demeures Philosophales ». Certaines constructions médiévales témoigneraient de l'habitude immémoriale de transmettre par l'architecture le message de l'alchimie qui remonterait à des âges infiniment reculés de l'humanité.

Newton croyait à l'existence d'une chaîne d'initiés s'étendant dans le temps jusqu'à une très lointaine antiquité, et qui auraient connu les secrets des transmutations et de la désintégration de la matière. Le savant atomiste anglais Da Costa Andrade, dans un discours prononcé devant ses pairs à l'occasion du tricentenaire de Newton, à Cambridge, en juillet 1946, n'a pas hésité à laisser entendre que l'inventeur de la gravitation appartenait peut-être à cette chaîne et n'avait révélé au monde qu'une petite partie de son savoir :

« Je ne peux, a-t-il dit (*Newton Tercentenary Celebrations. Université de Cambridge, 1947.*), espérer convaincre les sceptiques que Newton avait des pouvoirs de prophétie ou de vision spéciale qui lui auraient révélé l'énergie atomique, mais je dirai simplement que les phrases que je vais vous citer dépassent de beaucoup, dans la pensée de Newton parlant de la transmutation alchimique, l'inquiétude d'un bouleversement du commerce mondial par suite de la synthèse de l'or. Voici ce que Newton écrit :

« La façon dont le mercure peut être aussi imprégné a été « gardée secrète par ceux qui savaient et constitue probablement une porte vers quelque chose de plus noble (que la « fabrication de l'or) qui ne peut être communiqué sans que « le monde coure à un immense danger, si les écrits d'Hermès disent vrai. »

« Et plus loin encore, Newton écrit : « Il existe d'autres « Grands Mystères que la transmutation des métaux si les « grands maîtres ne se vantent point. Eux seuls connaissent « ces secrets. »

« En réfléchissant au sens profond de ce passage, souvenez-vous que Newton parle avec la même réticence et la même prudence annonciatrice de ses propres découvertes en optique. »

De quel passé viendraient ces grands maîtres invoqués par Newton, et dans quel

passé eux-mêmes auraient-ils puisé leur science ?

« Si je suis monté si haut, dit Newton, c'est que j'étais sur l'épaule des géants. »

Atterbury, contemporain de Newton, écrivait :

« La modestie nous apprend à parler avec respect au sujet des Anciens, surtout quand nous ne connaissons pas parfaitement leurs ouvrages. Newton, qui les savait presque par cœur, avait pour eux le plus grand respect et il les considérait comme des hommes d'un profond génie et d'un esprit supérieur qui avaient porté leurs découvertes en tous genres beaucoup plus loin qu'il ne nous paraît à présent, par ce qui reste de leurs écrits. Il y a plus d'ouvrages antiques perdus que conservés et peut-être nos nouvelles découvertes ne valent-elles pas nos pertes anciennes. »

Pour Fulcanelli, l'alchimie serait le lien avec des civilisations englouties depuis des millénaires et ignorées des archéologues. Bien entendu, aucun archéologue réputé sérieux et aucun historien d'égale réputation n'admettra l'existence dans le passé de civilisations possédant une science et des techniques supérieures aux nôtres. Mais une science et des techniques avancées simplifient à l'extrême l'appareillage, et les vestiges sont peut-être sous nos yeux, sans que nous soyons capables de les voir comme tels. Aucun archéologue et aucun historien sérieux, n'ayant reçu une formation scientifique poussée, ne pourra effectuer des fouilles susceptibles de nous apporter là-dessus quelque lumière. Le cloisonnement des disciplines, qui fut une nécessité du fabuleux progrès contemporain, nous cache peut-être quelque chose de fabuleux dans le passé.

On sait que c'est un ingénieur allemand, chargé de construire les égouts de Bagdad, qui découvrit dans le bric-à-brac du musée local, sous la vague étiquette « objets de culte », des piles électriques fabriquées dix siècles avant Volta, sous la dynastie des Sassanides.

Tant que l'archéologie ne sera pratiquée que par des archéologues, nous ne saurons pas si la « nuit des temps » était obscure ou lumineuse.

« Jean-Frédéric Schweitzer, dit Helvétius, violent adversaire de l'alchimie, rapporte que dans la matinée du 27 décembre 1666, un étranger se présenta chez lui (*Nous empruntons ce récit à l'ouvrage de Kurt SELIGMANN, déjà cité.*). C'était un homme d'apparence honnête et grave, et de mine autoritaire, vêtu d'un simple manteau, comme un mennonite. Ayant demandé à Helvétius s'il croyait à la pierre philosophale (ce à quoi le fameux docteur répondit par la négative), l'étranger ouvrit une petite boîte d'ivoire « contenant trois morceaux d'une substance ressemblant à du verre ou à de l'opale ». Son propriétaire déclara que c'était la fameuse pierre, et qu'avec une quantité aussi minime, il pouvait produire vingt tonnes d'or. Helvétius en tint un fragment dans la main, et, ayant remercié le visiteur de son amabilité, il le pria de lui en donner un peu. L'alchimiste refusa d'un ton brusque, ajoutant avec plus de courtoisie que, pour toute la fortune d'Helvétius, il ne pourrait se séparer de la

moindre parcelle de ce minéral, pour une raison qu'il ne lui était pas permis de divulguer. Prié de fournir la preuve de ses dires, en réalisant une transmutation, l'étranger répondit qu'il viendrait trois semaines plus tard, et montrerait à Helvétius une chose susceptible de l'étonner. Il revint ponctuellement au jour dit, mais refusa d'opérer, affirmant qu'il lui était interdit de révéler le secret. Il condescendit pourtant à donner à Helvétius un petit fragment de la pierre, « pas plus gros qu'un grain de sénévé ». Et comme le docteur émettait le doute qu'une quantité aussi infime pût produire le moindre effet, l'alchimiste brisa le corpuscule en deux, en jeta une moitié et lui tendit l'autre en disant :

« Voici même ce qui vous suffit. »

« Notre savant dut alors avouer qu'à la première visite de l'étranger, il avait réussi à s'approprier quelques particules de la pierre et qu'elles avaient changé le plomb, non point en or, mais en verre. — « Vous auriez dû protéger votre butin « avec de la cire jaune, répondit l'alchimiste, cela l'aurait « aidé à pénétrer le plomb et à le transformer en or. » L'homme promit de revenir le lendemain matin, à neuf heures, et de réaliser le miracle, — mais il ne vint pas, et le surlendemain non plus. Ce que voyant, la femme d'Helvétius le persuada de tenter lui-même la transmutation :

« Helvétius procéda conformément aux directives de l'étranger. Il fit fondre trois drachmes de plomb, entoura la pierre de cire, et la laissa tomber dans le métal liquide. Celui-ci se changea en or ! « Nous le portâmes immédiatement à l'orfèvre, « qui déclara que c'était l'or le plus fin qu'il eût jamais vu, « et il en offrit cinquante florins l'once. » Helvétius, en concluant son rapport, nous dit que le lingot d'or était toujours en sa possession, preuve tangible de la transmutation. « Puissent les Saints Anges de Dieu veiller sur lui (l'alchimiste « anonyme) comme sur une source de bénédictions pour la « chrétienté. Telle est notre prière constante, pour lui et pour « nous. »

« La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre. Spinoza, que nous ne pouvons compter au nombre des naïfs, voulut avoir le fin mot de l'histoire. Il rendit visite à l'orfèvre qui avait expertisé l'or. Le rapport fut plus que favorable : au cours de la fusion, de l'argent incorporé au mélange s'était également transformé en or. L'orfèvre, Brechtel, était monnayeur du duc d'Orange. Il connaissait certainement son métier. Il semble difficile de croire qu'il ait pu être la victime d'un subterfuge, ou qu'il ait voulu abuser Spinoza. Spinoza se rendit alors chez Helvétius qui lui montra l'or et le creuset qui avait servi à l'opération. Des bribes du précieux métal adhéraient encore à l'intérieur du récipient ; comme les autres, Spinoza fut convaincu que la transmutation avait réellement eu lieu. »

La transmutation, pour l'alchimiste, est un phénomène secondaire, réalisé simplement à titre de démonstration. Il est difficile de se faire une opinion sur la réalité de ces transmutations, quoique diverses observations, comme celle d'Helvétius ou celle de Van Helmont, par exemple, semblent frappantes. On peut

alléguer que l'art du prestidigitateur est sans, limites, mais quatre mille ans de recherches et cent mille; volumes ou manuscrits auraient-ils été consacrés à une fourberie ? Nous proposons autre chose, comme on le verra tout; à l'heure. Nous le proposons timidement, car le poids de? l'opinion scientifique acquise est redoutable. Nous essaierons de décrire le travail de l'alchimiste, qui aboutit à la fabrication de la « pierre » ou « poudre de projection », et nous verrons que l'interprétation de certaines opérations se heurte à notre savoir actuel sur la structure de la matière. Mais il n'est pas évident que notre connaissance des phénomènes nucléaires soit parfaite, définitive. La catalyse, en particulier, peut intervenir dans ces phénomènes d'une manière encore inattendue pour nous [Des travaux sont en cours, dans, divers pays, sur l'utilisation de particules (produites par de puissants accélérateurs) pour catalyser-la fusion de l'hydrogène.].

Il n'est pas impossible que certains mélanges naturels produisent, sous l'effet des rayons cosmiques, des réactions nucléo-catalytiques à grande échelle, conduisant à une transmutation massive d'éléments. Il faudrait voir là une des clés de l'alchimie et la raison pour laquelle l'alchimiste répète indéfiniment ses manipulations, jusqu'au moment où les conditions cosmiques sont réunies.

L'objection est : si des transmutations de cette nature sont possibles, que devient l'énergie dégagée ? Bien des alchimistes; auraient dû faire sauter la ville qu'ils habitaient et quelques, dizaines de milliers de kilomètres carrés de leur patrie parla même occasion. De nombreuses et immenses catastrophes; auraient dû se produire.

Les alchimistes répondent : c'est justement parce que de telles catastrophes ont eu lieu dans un lointain passé, que nous-.. craignons la terrible énergie contenue dans la matière et que nous gardons secrète notre science. En outre, le « Grand; Œuvre » est atteint par phases progressives et celui qui, au: terme de dizaines et dizaines d'années de manipulations et d'ascèse, apprend à déchaîner les forces nucléaires, apprend; également quelles précautions il convient d'observer pour-éviter le danger.

Argument valable ? Peut-être. Les physiciens d'aujourd'hui admettent que, dans certaines conditions, l'énergie d'une; transmutation nucléaire pourrait être absorbée par des particules spéciales qu'ils appellent neutrinos, ou anti-neutrinos.. Quelques preuves de l'existence du neutrino semblent avoir été apportées. Il y a peut-être des types de transmutation qui; ne libèrent que peu d'énergie, ou dans lesquelles l'énergie: libérée s'en va sous forme de neutrinos. Nous reviendrons sur cette question.

M. Eugène Canseliet, disciple de Fulcanelli et l'un des meilleurs spécialistes actuels de l'alchimie, tomba en arrêt sur un passage d'une étude que Jacques Bergier avait écrite en préface à l'un des ouvrages classiques de la Bibliothèque Mondiale. Il s'agissait d'une anthologie de la poésie du XVI<sup>e</sup> siècle. Dans cette préface, Bergier faisait allusion aux alchimistes et à leur volonté de secret. Il écrivait : « Sur ce point particulier, il est difficile de ne pas leur donner raison. S'il existe un procédé

permettant de fabriquer des bombes à hydrogène sur un fourneau de cuisine, il est nettement préférable que ce procédé ne soit pas révélé. »

M. Eugène Canselier nous répondit alors : « Il ne faudrait surtout pas que l'on prît cela pour une boutade. Vous avez vu juste, et je suis bien placé pour affirmer qu'il est possible de parvenir à la fission atomique en partant d'un minerai relativement commun et bon marché, et cela par un processus .d'opérations ne réclamant rien d'autre qu'une bonne cheminée, un four de fusion de charbon, quelques brûleurs Meker et quatre bouteilles de gaz butane. »

Il n'est pas exclu que l'on puisse, même en physique nucléaire, obtenir des résultats importants par des moyens simples. C'est la direction de l'avenir de toute science et de toute technique.

x< Nous pouvons plus que nous savons », disait Roger Bacon. Mais il ajoutait cette parole qui pourrait être un adage alchimique : « Bien que tout ne soit pas permis, tout est possible. »

Pour l'alchimiste, il faut sans cesse le rappeler, le pouvoir sur la matière et l'énergie n'est qu'une réalité accessoire. Le véritable but des opérations alchimiques, qui sont peut-être le résidu d'une science très ancienne appartenant à une civilisation engloutie, «st la transformation de l'alchimiste lui-même, son accession à un état de conscience supérieur. Les résultats matériels ne sont que les promesses du résultat final, qui est spirituel. Tout est dirigé vers la transmutation de l'homme lui-même, vers sa divinisation, sa fusion dans l'énergie divine fixe, d'où rayonnent toutes le» énergies de la matière. L'alchimie est cette science « avec conscience » dont parle Rabelais. C'est une science qui matérialise moins qu'elle n'hominise, pour reprendre une expression du Père Teilhard de Chardin, qui disait : « La vraie physique est celle qui parviendra à intégrer l'Homme total dans une représentation cohérente du monde. »

« Sachez, écrivait un maître alchimiste (« *La Tourbe des Philosophes* » in. « *Bibliothèque des Philosophes Chimiques* » 1741.), sachez vous tous, Investigateurs de cet Art, que l'Esprit est tout, et que si dans cet Esprit, il s'est enfermé un autre Esprit semblable, tout ne profite de rien. »

### III

*Où l'on voit un petit Juif préférer le miel au sucre ' / Où un alchimiste qui pourrait être le mystérieux Fulcanelli parle du danger atomique en 1937, décrit la pile atomique et évoque des civilisations disparues / Où Bergier découpe un coffre-fort au chalumeau et promène une bouteille d'uranium sous son bras / Où un major américain sans nom recherche un Fulcanelli définitivement évanoui / Où Oppenheimer chante en duo avec un sage chinois d'il y a mille ans.*

C'était en 1933. Le petit étudiant juif avait un nez pointu, chaussé de lunettes rondes

derrière lesquelles brillèrent des yeux agiles et froids. Sur son crâne rond se clairsemait déjà une chevelure pareille à un duvet de poussin. Un effroyable accent, aggravé par des hésitations, donnait à ses propos le comique et la confusion d'un barbotage de canards dans une flaque. Quand on le connaissait un peu mieux, on éprouvait l'impression qu'une intelligence boulimique, tendue, sensible, follement rapide, dansait dans ce petit bonhomme malgracieux, plein de malice et d'une puérile maladresse à vivre, comme un gros ballon rouge retenu par un fil au poignet d'un enfant.

« Vous voulez donc devenir alchimiste ? » demanda le vénérable professeur à l'étudiant Jacques Bergier qui baissait la tête, assis sur le bord du fauteuil, une serviette bourrée de paperasses sur les genoux. Le vénérable était un des plus grands chimistes français.

« Je ne vous comprends pas, Monsieur », dit l'étudiant, vexé.

Il avait une mémoire prodigieuse, et il se souvint d'avoir vu, à six ans, une gravure allemande représentant deux alchimistes au travail, dans un désordre de cornues, de pinces, de creusets, de soufflets. L'un, en haillons, surveillait un feu, la bouche ouverte, et l'autre, barbe et cheveux fous, se grattait la tête en titubant au fond du capharnaüm.

Le professeur consulta un dossier :

« Durant vos deux dernières années de travail, vous vous êtes surtout intéressé au cours libre de physique nucléaire de M. Jean Thibaud. Ce cours ne conduit à aucun diplôme, à aucun certificat. Vous exprimez le désir de poursuivre dans cette voie. J'aurais encore compris à la rigueur, cette curiosité de la part d'un physicien. Mais vous vous destinez à la chimie. Compteriez-vous, par hasard, apprendre à fabriquer de l'or ?

— Monsieur, dit l'étudiant juif en élevant ses petites mains grasses et négligées, je crois en l'avenir de la chimie nucléaire. Je crois que des transmutations industrielles seront réalisées dans un proche avenir.

— Cela me paraît délirant. , — Mais Monsieur... »

Parfois, il s'arrêtait au début d'une phrase et se mettait à répéter ce début, comme un phonographe détraqué, non par absence, mais parce que son esprit s'en allait faire un crochet inavouable du côté de la poésie. Il savait par cœur des milliers de vers, et tous les poèmes de Kipling :

Ils copièrent tout ce qu'ils pouvaient suivre Mais ils ne pouvaient rattraper mon esprit Aussi les ai-je laissés haletants et pensant Un an et demi en arrière...

« Mais Monsieur, même si vous ne croyez pas aux transmutations, vous devriez croire à l'énergie nucléaire. Les énormes ressources potentielles du noyau...

— Ta, ta, ta, dit le professeur. C'est primaire et enfantin. Ce que les physiciens nomment l'énergie nucléaire est une constante d'intégration dans leurs équations. C'est une idée philosophique, voilà la chose. La conscience est le principal moteur des hommes. Mais ce n'est pas la conscience qui fait marcher les locomotives, n'est-ce pas ? Alors, rêver d'une machine actionnée par l'énergie nucléaire... Non, mon garçon. »

Le garçon avalait sa salive.

« Revenez sur terre et songez à votre avenir. Ce qui vous pousse, pour l'instant, parce que vous ne me paraissez pas sorti de l'enfance, c'est un des plus vieux rêves des hommes : le rêve alchimique. Relisez Berthelot. Il a bien décrit cette chimère de la transmutation de la matière. Vos notes ne sont pas très, très brillantes. Je vous donnerai un conseil : entrez le plus vite possible dans l'industrie. Faites donc une campagne sucrière. Trois mois dans une fabrique de sucre vous remettront en contact avec le réel. Vous en avez besoin. Je vous parle comme un père. »

Le fils indigne remercia en bégayant, et partit le nez au vent, sa grosse serviette au bout de son bras court. C'était un entêté : il se dit qu'il fallait profiter de cette conversation, mais que le miel était meilleur que le sucre. Il continuerait à étudier les problèmes du noyau atomique. Et il se documenterait sur l'alchimie.

C'est ainsi que mon ami Jacques Bergier décida de poursuivre des études jugées inutiles et de les compléter par d'autres études jugées délirantes. Les nécessités de la vie, la guerre et les camps de concentration, l'écartèrent un peu de la nucléonique. Il y a cependant apporté quelques contributions estimées par les spécialistes. Au cours de ses recherches, les rêves des alchimistes et les réalités de la physique mathématique se recoupèrent plus d'une fois. Mais dans le domaine scientifique, il s'est produit de grands changements depuis 1933, et mon ami eut de moins en moins l'impression de naviguer à contre-courant.

De 1934 à 1940, Jacques Bergier fut le collaborateur d'André Helbronner, l'un des hommes remarquables de notre époque. Helbronner, assassiné par les nazis à Buchenwald en mars 1944, avait été, en France le premier professeur de Faculté à enseigner la chimie-physique. Cette science frontière entre deux disciplines a donné naissance, depuis, à de nombreuses autres sciences : l'électronique, la nucléonique, la stéréotronique (*La stéréotronique est une science toute nouvelle qui étudie la transformation de l'énergie dans les solides. Une de ses applications est le transistor.*). Helbronner devait recevoir la grande médaille d'or de l'Institut Franklin pour ses découvertes sur les métaux colloïdaux. Il s'était également intéressé à la liquéfaction des gaz, à l'aéronautique et aux rayons ultraviolets.

En 1934, il se consacrait à la physique nucléaire et avait monté, avec le concours de groupes industriels, un laboratoire de recherches sur la nucléonique où des résultats d'un intérêt considérable furent obtenus jusqu'en 1940. Helbronner était en outre

expert auprès des tribunaux pour toutes les affaires touchant la transmutation des éléments, et c'est ainsi que Jacques Bergier eut l'occasion de rencontrer un certain nombre de faux alchimistes, escrocs ou illuminés, et un alchimiste véritable, un vrai maître.

Mon ami ne sut jamais le nom réel de cet alchimiste, et le saurait-il qu'il se garderait de donner trop d'indices. L'homme dont nous parlons avait disparu depuis longtemps déjà, sans laisser de traces visibles. Il est entré en clandestinité, ayant volontairement coupé tous les ponts entre le siècle et lui. Bergier pense seulement qu'il s'agissait de l'homme qui, sous le pseudonyme de Fulcanelli, écrivit aux environs de 1920 deux livres étranges et admirables : *Les Demeures Philosophales* et *Le Mystère des Cathédrales*. Ces livres furent édités par les soins de M. Eugène Canseliet, qui ne révéla jamais l'identité de l'auteur (*Ces deux ouvrages ont été réédités par l'Omniium Littéraire, 72, Champs-Élysées, Paris. La première édition date de 1925. Elle était depuis très longtemps épuisée et les curieux achetaient les rares exemplaires en circulation des dizaines de milliers de francs.*). Ils sont certainement parmi les ouvrages les plus importants sur l'alchimie. Ils expriment une connaissance et une sagesse souveraines, et nous savons plus d'un grand esprit qui vénère le nom légendaire de Fulcanelli.

« Pouvait-il, écrit M. Eugène Canseliet, arrivé au faîte de la connaissance, refuser d'obéir aux ordres du Destin ? Nul n'est prophète en son pays. Ce vieil adage donne, peut-être, la raison occulte du bouleversement que provoque, dans la vie solitaire et studieuse du philosophe, l'étincelle de la révélation. Sous l'effet de cette flamme divine, le vieil homme est tout entier consumé. Nom, famille, patrie, toutes les illusions, toutes les erreurs, toutes les vanités tombent en poussière. Et de ces cendres, comme le phénix des poètes, une personnalité nouvelle renaît. Ainsi, du moins, le veut la tradition philosophique.

« Mon maître le savait. Il disparut quand sonna l'heure fatidique, lorsque le signe fut accompli. Qui donc oserait se soustraire à la loi ? Moi-même, malgré le déchirement d'une séparation douloureuse, mais inévitable, s'il m'arrivait aujourd'hui l'heureux avènement qui contraignit mon maître à fuir les hommages du monde, je n'agirais pas autrement. »

M. Eugène Canseliet écrivit ces lignes en 1925. L'homme qui lui laissait le soin d'éditer ses ouvrages allait changer d'aspect et de milieu. En 1937, un après-midi de juin, Jacques Bergier crut avoir d'excellentes raisons de penser qu'il le trouvait en présence de Fulcanelli.

C'est à la demande d'André Helbronner que mon ami rencontra le mystérieux personnage, dans le cadre prosaïque d'un laboratoire d'essai de la Société du Gaz de Paris. Voici exactement la conversation :

« M. André Helbronner, dont vous êtes, je crois, l'assistant, est à la recherche de l'énergie nucléaire. M. Helbronner a bien voulu me tenir au courant de quelques-uns

des résultats obtenus, et notamment de l'apparition de la radio-activité correspondant à du polonium, lorsqu'un fil de bismuth est volatilisé par une décharge électrique dans du deutérium à haute pression. Vous êtes très près de la réussite, comme d'ailleurs quelques autres savants contemporains. Puis-je me permettre de vous mettre en garde ? Les travaux auxquels vous vous livrez, vous et vos pareils, sont terriblement dangereux. Ils ne vous mettent pas seuls en péril. Ils sont redoutables pour l'humanité tout entière. La libération de l'énergie nucléaire est plus facile que vous ne le pensez. Et la radioactivité artificielle produite peut empoisonner l'atmosphère de la planète en quelques années. En outre, des explosifs atomiques peuvent être fabriqués à partir de quelques grammes de métal, et raser des villes. Je vous le dis tout net : les alchimistes le savent depuis longtemps. »

Bergier tenta d'interrompre en s'insurgeant. Les alchimistes et la physique moderne ! Il allait se lancer dans les sarcasmes, quand son hôte l'interrompit :

« Je sais ce que vous allez me dire, mais c'est sans intérêt. Les alchimistes ne connaissaient pas la structure du noyau, ne connaissaient pas l'électricité, n'avaient aucun moyen de détection. Ils n'ont donc pu opérer aucune transmutation, ils n'ont donc jamais pu libérer l'énergie nucléaire. Je n'essaierai pas de vous prouver ce que je vais vous déclarer maintenant, mais je vous prie de le répéter à M. Helbronner : des arrangements géométriques de matériaux extrêmement purs suffisent pour déclencher les forces atomiques, sans qu'il y ait besoin d'utiliser l'électricité ou la technique du vide. Je me bornerai ensuite à vous faire une courte lecture. »

L'homme prit sur son bureau l'ouvrage de Frédéric Soddy : L'Interprétation du Radium, l'ouvrit et lut :

« Je pense qu'il a existé dans le passé des civilisations qui ont connu l'énergie de l'atome et qu'un mauvais usage de cette énergie a totalement détruites. »

Puis il reprit :

« Je vous demande d'admettre que quelques techniques partielles ont survécu. Je vous demande aussi de réfléchir au fait que les alchimistes mêlaient à leurs recherches des préoccupations morales et religieuses, tandis que la physique moderne est née au XVIII<sup>e</sup> siècle de l'amusement de quelques seigneurs et de quelques riches libertins. Science sans conscience... J'ai cru bien faire en avertissant quelques chercheurs, dé-ci, dé-là, mais je n'ai nul espoir de voir cet avertissement porter ses fruits. Au reste, je n'ai pas besoin d'espérer. »

Bergier devait toujours garder dans l'oreille le son de cette voix précise, métallique et digne.

Il se permit de poser une question :

« Si vous êtes alchimiste vous-même, Monsieur, je ne puis croire que vous passiez

votre temps à tenter de fabriquer de l'or, comme Dunikovski ou le docteur Miethe. Depuis un an, j'essaie de me documenter sur l'alchimie, et je nage parmi les charlatans ou les interprétations qui me semblent fantaisistes. Vous, Monsieur, pouvez-vous me dire en quoi consistent vos recherches ?

— Vous me demandez de résumer en quatre minutes quatre mille ans de philosophie et les efforts de toute ma vie. Vous me demandez en outre de traduire en langage clair des concepts pour lesquels n'est pas fait le langage clair. Je puis tout de même vous dire ceci : vous n'ignorez pas que, dans la science officielle en progrès, le rôle de l'observateur devient de plus en plus important. La relativité, le principe d'incertitude, vous montrent à quel point l'observateur intervient aujourd'hui dans les phénomènes. Le secret de l'alchimie, le voici : il existe un moyen de manipuler la matière et l'énergie de façon à produire ce que les scientifiques contemporains nommeraient un champ de forces. Ce champ de forces agit sur l'observateur et le met dans une situation privilégiée en face de l'univers. De ce point privilégié, il a accès à des réalités que l'espace et le temps, la matière et l'énergie, nous masquent d'habitude. C'est ce que nous appelons le Grand Œuvre.

— Mais la pierre philosophale ? La fabrication de l'or ?

— Ce ne sont que des applications, des cas particuliers. L'essentiel n'est pas la transmutation des métaux, mais celle de l'expérimentateur lui-même. C'est un secret ancien que, plusieurs hommes par siècle retrouvent.

— Et que deviennent-ils alors ?

— Je le saurai peut-être un jour. »

Mou ami ne devait jamais revoir cet homme qui a laissé une trace ineffaçable sous le nom de Fulcanelli. Tout ce que nous savons de lui est qu'il survécut à la guerre et disparut complètement après la Libération. Toutes recherches échouèrent pour le retrouver (« L'opinion des plus instruits et des plus qualifiés est que celui qui se cacha, ou se dissimule encore de nos jours sous ce fameux pseudonyme de Fulcanelli, est le plus célèbre et sans doute le seul alchimiste véritable (peut-être le dernier) de ce siècle où l'atome est roi. » Claude d'Ygé, revue *Initiation et Science*, n° 44, Paris.).

Nous voici maintenant un matin de juillet 1945. Encore squelettique et blafard, Jacques Bergier, vêtu de kaki, est en train de découper un coffre-fort au chalumeau. C'est un avatar de plus. Durant ces dernières années, il a été successivement agent secret, terroriste et déporté politique. Le coffre-fort se trouve dans une belle villa, sur le lac de Constance, qui fut la propriété du directeur d'un grand trust allemand. Découpé, le coffre-fort livre son mystère : une bouteille contenant une poudre extrêmement lourde. Sur l'étiquette : « Uranium, pour applications atomiques. » C'est la première preuve formelle de l'existence en Allemagne d'un projet de bombe atomique suffisamment poussé pour exiger de grandes quantités d'uranium pur. Goebbels n'avait pas tout à fait tort quand, du bunker bombardé, il faisait circuler

dans les rues en ruine de Berlin le bruit que l'arme secrète était sur le point d'éclater au visage des « envahisseurs ». Bergier rendit compte de la découverte aux autorités alliées. Les Américains se montrèrent sceptiques et déclarèrent sans intérêt toute enquête sur l'énergie nucléaire. C'était une feinte. En réalité, leur première bombe avait explosé en secret, à Alamogordo, et une mission américaine dirigée par le physicien Goudsmith était, en ce moment même, en Allemagne, à la recherche de la pile atomique que le professeur Heisenberg avait construite avant l'effondrement du Reich.

En France, on ne savait rien formellement, mais il y avait des indices. Et notamment celui-ci, pour les gens avisés : des Américains achetaient à prix d'or tous les manuscrits et documents alchimiques.

Bergier fit un rapport au gouvernement provisoire sur la réalité probable de recherches sur les explosifs nucléaires aussi bien en Allemagne qu'aux Etats-Unis. Le rapport fut sans doute envoyé au panier, et mon ami garda son flacon qu'il brandissait au nez des gens en déclarant : « Vous voyez cela ? Il suffirait qu'un neutron passe à l'intérieur pour que Paris saute ! » Ce petit bonhomme à l'accent comique avait décidément du goût pour la plaisanterie et l'on s'émerveillait qu'un déporté fraîchement sorti de Mauthausen eût conservé tant d'humour. Mais la plaisanterie perdit brusquement tout son sel le matin d'Hiroshima. Le téléphone se mit à sonner sans relâche dans la chambre de Bergier. Diverses autorités compétentes demandaient des copies du rapport. Les services de renseignements américains priaient le détenteur de la fameuse bouteille de rencontrer d'urgence un certain major qui ne voulait pas dire son nom. D'autres autorités exigeaient que l'on éloignât tout de suite le flacon de l'agglomération parisienne. En vain, Bergier expliqua que ce flacon ne contenait certainement pas d'uranium 235 pur et que, même s'il en contenait, l'uranium était sans doute au-dessous de la masse critique. Sinon, il eût explosé depuis longtemps. On lui confisqua son joujou et il n'en entendit plus jamais parler. Pour le consoler, on lui fit porter un rapport de la « Direction Générale des Etudes et Recherches ». C'était tout ce que cet organisme, émanant des services secrets français, savait de l'énergie nucléaire. Le rapport portait trois cachets : « Secret », « Confidentiel », « A ne pas diffuser ». Il contenait uniquement des coupures de la revue *Science et Vie*.

Il ne lui restait, pour satisfaire sa curiosité, que de rencontrer le fameux major anonyme dont le professeur Goudsmith a conté quelques aventures dans son livre *Alsos*. Ce mystérieux officier, doué d'humour noir, avait camouflé ses services en une organisation pour la recherche des tombes des soldats américains. Il était très agité et paraissait talonné par Washington. Il voulut d'abord savoir tout ce que Bergier avait pu apprendre ou deviner sur les projets nucléaires allemands. Mais surtout il était indispensable au salut du monde, à la cause alliée et à l'avancement du major, que l'on retrouvât d'urgence Eric Edward Dutt et l'alchimiste connu sous le nom de Fulcanelli.

Dutt, sur lequel Helbronner avait été appelé à enquêter, était un Hindou qui prétendait avoir en accès à de très anciens manuscrits. Il affirmait y avoir puisé certaines méthodes de transmutation des métaux et, par une décharge condensée à travers un conducteur de borure de tungstène, obtenait des traces d'or dans les produits recueillis. Des résultats analogues devaient être obtenus beaucoup plus tard par les Russes, mais en utilisant de puissants accélérateurs de particules.

Bergier ne put être d'un grand secours au monde libre, à la cause alliée et à l'avancement du major. Eric Edward Dutt, collaborateur, avait été fusillé par le contre-espionnage français en Afrique du Nord. Quant à Fulcanelli, il s'était définitivement évanoui.

Cependant, le major, en remerciement, fit porter à Bergier, avant parution, les épreuves du rapport : *Sur l'Utilisation militaire de l'Energie Atomique*, par le professeur H. D. Smyth. C'était le premier document réel sur la question. Or, dans ce texte, il y avait d'étranges confirmations des propos tenus par l'alchimiste en juin 1937.

La pile atomique, outil essentiel pour la fabrication de la bombe, était en effet uniquement « un arrangement géométrique de substances extrêmement pures ». Dans son principe, cet outil, comme l'avait dit Fulcanelli, n'utilisait ni l'électricité, ni la technique du vide. Le rapport Smyth faisait également allusion à des poisons radiants, à des gaz, à des poussières radio-actives d'une extrême toxicité, qu'il était relativement facile de préparer en grande quantité. L'alchimiste avait parlé d'un empoisonnement possible de la planète tout entière.

Comment un chercheur obscur, isolé, mystique, avait-il pu prévoir, ou connaître tout cela ? « D'où te vient ceci, âme de l'homme, d'où te vient ceci ? »

En feuilletant les épreuves du rapport, mon ami se souvenait aussi de ce passage de *De Alchimia* d'Albert le Grand :

« Si tu as le malheur de t'introduire auprès des princes et des rois, ils ne cesseront de te demander : « Eh bien, maître, comment va l'Œuvre ? Quand verrons-nous enfin quelque chose de bon ? » Et dans leur impatience, ils t'appelleront filou et vaurien et te causeront toutes sortes de désagréments. Et si tu n'arrives pas à bonne fin, tu ressentiras tout l'effet de leur colère. Si tu réussis, au contraire, ils te garderont chez eux dans une captivité perpétuelle dans l'intention de te faire travailler à leur profit. »

Etait-ce pour cela que Fulcanelli avait disparu et que les alchimistes de tous les temps avaient gardé jalousement le secret ?

Le premier et le dernier conseil donné par le papyrus Harris était : « Fermez les bouches ! Clôturez les bouches ! »

Des années après Hiroshima, le 17 janvier 1955, Oppenheimer devait déclarer : « Dans un sens profond qu'aucun ridicule à bon marché ne saurait effacer, nous autres

savants avons connu le péché. »

Et mille années avant, un alchimiste chinois écrivait :

« Ce serait un terrible péché que de dévoiler aux soldats le secret de ton art. Fais attention ! Qu'il n'y ait pas même un insecte dans la pièce où tu travailles ! »

#### IV

*L'Alchimiste moderne et l'esprit de recherche / Description de ce que fait un alchimiste dans son laboratoire / La répétition indéfinie de l'expérience / Qu'est-ce qu'il attend ? / La préparation des ténèbres / Le gaz électronique / L'eau dissolvante / La pierre philosophale est-elle de l'énergie en suspension ? / La transmutation de l'alchimiste lui-même / Au-delà commence la vraie métaphysique.*

L'alchimiste moderne est un homme qui lit les traités de physique nucléaire. Il tient pour certain que des transmutations et des phénomènes encore plus extraordinaires peuvent être obtenus par des manipulations et avec un matériel relativement simples. C'est chez les alchimistes contemporains que l'on retrouve l'esprit du chercheur isolé. La conservation d'un tel esprit est précieuse à notre époque. En effet, nous avons fini par croire que le progrès des connaissances n'est plus possible sans équipes nombreuses, sans appareillage énorme, sans financement considérable. Or, les découvertes fondamentales, comme, par exemple, la radio-activité ou la mécanique ondulatoire, ont été faites par des hommes isolés. L'Amérique, qui est le pays des grandes équipes et des grands moyens, délègue aujourd'hui des agents dans le monde à la recherche d'esprits originaux. Le directeur de la recherche scientifique américaine, le docteur James Killian, a déclaré en 1958 qu'il était nuisible d'accorder uniquement confiance au travail collectif et qu'il fallait faire appel aux hommes solitaires porteurs d'idées originales, Rutherford a effectué ses travaux capitaux sur la structure de la matière avec des boîtes de conserve et des bouts de ficelle. Jean Perrin et Mme Curie, avant guerre, envoyaient leurs collaborateurs au Marché aux Puces, le dimanche, chercher un peu de matériel. Bien entendu, les laboratoires à puissant outillage sont nécessaires, mais il serait important d'organiser une coopération entre ces laboratoires, ces équipes, et les originaux solitaires. Cependant, les alchimistes se déroberont à l'invitation. Leur règle est le secret. Leur ambition est d'ordre spirituel. « Il est hors de doute, écrit René Alleau, que les manipulations alchimiques servent de support à une ascèse intérieure. » Si l'alchimie contient une science, cette science n'est qu'un moyen d'accéder à la conscience. Il importe, dès lors, qu'elle ne se répande pas au-dehors, où elle deviendrait une fin.

Quel est le matériel de l'alchimiste ? Celui du chercheur en chimie minérale de hautes températures : fours, creusets, balances, instruments de mesure, à quoi sont venus s'ajouter les appareils modernes accessibles de détection des radiations nucléaires : compteur Geiger, scintillomètre, etc.

Ce matériel peut paraître dérisoire. Un physicien orthodoxe ne saurait admettre qu'il

est possible de fabriquer une cathode émettant des neutrons avec des moyens simples et peu coûteux. Si nos renseignements sont exacts, des alchimistes y parviennent. Au temps où l'électron était considéré comme le quatrième état de la matière, on a inventé des dispositifs extrêmement onéreux et compliqués pour produire des courants électroniques. Après quoi, en 1910, Elster et Gaitel ont montré qu'il suffisait de chauffer dans le vide de la chaux au rouge sombre. Nous ne connaissons pas tout des lois de la matière. Si l'alchimie est une connaissance en avance sur la nôtre, elle use de moyens plus simples que les nôtres.

Nous connaissons plusieurs alchimistes en France et deux aux Etats-Unis. Il y en a en Angleterre, en Allemagne et en Italie. E. J. Holmyard dit en avoir rencontré un au Maroc. Trois nous ont écrit de Prague. La presse soviétique scientifique semble faire grand cas, aujourd'hui, de l'alchimie et entreprend des recherches historiques.

Nous allons maintenant, pour la première fois, pensons-nous essayer de décrire avec précision *ce que fait* un alchimiste dans son laboratoire. Nous ne prétendons pas révéler, la totalité de la méthode alchimique, mais nous croyons avoir, BUT cette méthode, quelques aperçus d'un certain intérêt. Nous n'oublions pas que le but ultime de l'alchimie est la transmutation de l'alchimiste lui-même, et que les manipulations ne sont qu'un lent cheminement vers la « délivrance de l'esprit ». C'est sur ces manipulations que nous tentons d'apporter des renseignements nouveaux.

L'alchimiste a d'abord, pendant des années, décrypté de vieux textes où « le lecteur doit s'engager privé du fil d'Ariane, plongé dans un labyrinthe où tout a été préparé consciemment et systématiquement afin de jeter le profane dans une inextricable confusion mentale ». Patience, humilité et foi l'ont amené à un certain niveau de compréhension de ces textes. A ce niveau, il va pouvoir commencer réellement l'expérience alchimique. Cette expérience, nous allons la décrire, mais il nous manque un élément. Nous savons ce qui se passe dans le laboratoire de l'alchimiste. Nous ignorons ce qui se passe dans l'alchimiste lui-même, dans son âme. Il se peut que tout soit lié. Il se peut que l'énergie spirituelle joue un rôle dans les manipulations physiques et chimiques de l'alchimie. Il se peut qu'une certaine manière d'acquiescer, de concentrer et d'orienter l'énergie spirituelle soit indispensable à la réussite du « travail » alchimique. Cela n'est pas sûr, mais nous ne pouvons, en un sujet aussi délicat, ne pas réserver sa part à la parole de Dante : « Je vois que tu crois ces choses parce que je te les dis, mais tu n'en sais pas le pourquoi, en sorte que pour être crues elles n'en sont pas moins cachées. »

Notre alchimiste commence par préparer, dans un mortier d'agate, un mélange intime de trois constituants. Le premier, qui entre pour 95 % est un minéral : une pyrite arsénieuse, par exemple, un minéral de fer contenant notamment comme impuretés de l'arsenic et de l'antimoine. Le second est un métal : fer, plomb, argent ou mercure. Le troisième est un acide d'origine organique: acide tartrique ou citrique. Il va broyer à la main et mélanger ces constituants durant cinq ou six mois. Ensuite, il

chauffe le tout dans un creuset. Il augmente progressivement la température et fait durer l'opération une dizaine de jours. Il doit prendre des précautions. Des gaz toxiques se dégagent : la vapeur de mercure et surtout l'hydrogène arsénieux qui a tué plus d'un alchimiste dès le début des travaux.

Il dissout enfin le contenu du creuset grâce à un acide. C'est en cherchant un dissolvant que les alchimistes du temps passé ont découvert l'acide acétique, l'acide nitrique et l'acide sulfurique. Cette dissolution doit s'effectuer sous une lumière polarisée : soit une faible lumière solaire réfléchiée sur un miroir, soit la lumière de la lune. On sait aujourd'hui que la lumière polarisée vibre dans une seule direction, tandis que la lumière normale vibre dans toutes les directions autour d'un axe.

Il évapore ensuite le liquide et recalcine le solide. Il va recommencer cette opération des milliers de fois, pendant plusieurs années. Pourquoi ? Nous ne le savons pas. Peut-être dans l'attente du moment où seront réunies les meilleures conditions : rayons cosmiques, magnétisme terrestre, etc. Peut-être afin d'obtenir une « fatigue » de la matière dans des structures profondes que nous ignorons encore. L'alchimiste parle de « patience sacrée », de lente condensation de « l'esprit universel ». Il y a sûrement autre chose, derrière ce langage para-religieux.

Cette façon d'opérer en répétant indéfiniment la même manipulation peut paraître démentielle à un chimiste moderne. On a enseigné à ce dernier qu'une seule méthode expérimentale est valable : celle de Claude Bernard. Cette méthode procède par variations concomitantes. On reproduit des milliers de fois la même expérience, mais en faisant chaque fois varier l'un des facteurs : proportions de l'un des constituants, température, pression, catalyseur, etc. On note les résultats obtenus et l'on dégage quelques-unes des lois qui gouvernent le phénomène. C'est une méthode qui a fait ses preuves, mais ce n'est pas la seule. L'alchimiste répète sa manipulation sans rien faire varier, jusqu'à ce que quelque chose d'extraordinaire se produise. Il croit, au fond, en une loi naturelle assez comparable au « principe d'exclusion » formulé par le physicien Pauli, l'ami de Jung. Pour Pauli, dans un système donné (l'atome et ses molécules) il ne peut y avoir deux particules (électrons, protons, mésons) dans le même état. Tout est unique dans la nature : « Votre âme à nulle autre pareille... » C'est pour cela qu'on passe brusquement, sans intermédiaire, de l'hydrogène à l'hélium, de l'hélium au lithium, et ainsi de suite, comme l'indique, pour le physicien nucléaire, la Table Périodique des Eléments.

Quand on ajoute à un système une particule, cette particule ne peut prendre aucun des états existant à l'intérieur de ce système. Elle prend un état nouveau et la combinaison avec les particules déjà existantes crée un système nouveau et unique.

Pour l'alchimiste, de même qu'il n'y a pas deux âmes semblables, deux êtres semblables, deux plantes semblables (Pauli dirait : deux électrons semblables), il n'y a pas deux expériences semblables. Si l'on répète des milliers de fois une expérience, quelque chose d'extraordinaire finira par se produire. Nous ne sommes pas assez

compétents pour lui donner tort ou raison. Nous nous contentons de remarquer qu'une science moderne : la science des rayons cosmiques, a adopté une méthode comparable à celle de l'alchimiste. Cette science étudie les phénomènes causés par l'arrivée, dans un appareil de détection ou sur une plaque, de particules d'une formidable énergie venant d'étoiles. Ces phénomènes ne peuvent être obtenus à volonté. Il faut attendre. Parfois, on enregistre un phénomène extraordinaire. C'est ainsi que dans l'été 1957, au cours des recherches poursuivies aux Etats-Unis par le professeur Bruno Rossi, une particule animée d'une énergie formidable, jamais enregistrée jusqu'ici, et venant peut-être d'une autre galaxie que notre Voie Lactée, impressionna 1 500 compteurs à la fois dans un rayon de huit kilomètres carrés, créant sur son passage une énorme gerbe de débris atomiques. On ne conçoit aucune machine capable de produire une telle énergie. Jamais un tel événement n'avait eu lieu, de mémoire de savant, et l'on ne sait s'il aura lieu de nouveau. C'est un événement exceptionnel, d'origine terrestre ou cosmique, influençant son creuset, que semble attendre notre alchimiste. Peut-être pourrait-il abréger son attente en utilisant des moyens plus actifs que le feu, par exemple en chauffant son creuset dans un four à induction par la méthode de lévitation (1), ou encore en ajoutant des isotopes radio-actifs à son mélange. Il pourrait alors faire et refaire sa manipulation, non pas plusieurs fois par semaine, mais plusieurs milliards de fois par seconde, multipliant ainsi les chances de capter « l'événement » nécessaire à la réussite de l'expérience. Mais l'alchimiste d'aujourd'hui, comme celui d'hier, travaille en secret, pauvrement, et tient l'attente pour vertu.

1. Cette méthode consiste à suspendre le mélange à fondre dans le vide, hors de tout contact avec une paroi matérielle, au moyen d'un champ magnétique. On fond alors par un courant à haute fréquence. L'hebdomadaire américain Life, en janvier 1958, a publié de très belles photos d'un four de ce genre, en action.

Poursuivons notre description : au bout de plusieurs années d'un travail toujours le même, de jour et de nuit, notre alchimiste finit par estimer que la première phase est terminée. Il ajoute alors à son mélange un oxydant : le nitrate de potasse, par exemple. Il y a dans son creuset, du soufre provenant de la pyrite et du charbon provenant de l'acide organique. Soufre, charbon et nitrate : c'est au cours de cette manipulation que les anciens alchimistes ont découvert la poudre à canon.

Il va recommencer à dissoudre, puis à calciner, sans relâche, durant des mois et des années, dans l'attente d'un signe. Sur la nature de ce signe, les ouvrages alchimiques diffèrent, mais c'est peut-être qu'il y a plusieurs phénomènes possibles. Ce signe se produit au moment d'une dissolution. Pour certains alchimistes, il s'agit de la formation de cristaux en forme d'étoiles à la surface du bain. Pour d'autres, une couche d'oxyde apparaît à la surface de ce bain, puis se déchire, découvrant le métal lumineux dans lequel semblent se refléter, en image réduite, tantôt la Voie Lactée, tantôt les constellations (Jacques Bergier déclare avoir assisté à ce phénomène.).

Ce signe reçu, l'alchimiste retire son mélange du creuset et le « laisse mûrir », à l'abri

de l'air et de l'humidité, jusqu'au premier jour du prochain printemps. Quand il reprendra les opérations, celles-ci viseront à ce que l'on nomme, dans les vieux textes, « la préparation des ténèbres ». Des recherches récentes sur l'histoire de la chimie ont montré que le moine allemand Berthold Le Noir (Berthold Schwarz) à qui l'on attribue communément l'invention de la poudre à canon en Occident, n'a jamais existé. Il est une figure symbolique de cette « préparation des ténèbres ».

Le mélange est placé dans un récipient transparent, en cristal de roche, fermé de manière spéciale. On a peu d'indications sur cette fermeture, dite fermeture d'Hermès, ou hermétique. Le travail consiste désormais à chauffer le récipient en dosant, avec une infinie délicatesse, les températures. Le mélange, dans le récipient fermé, contient toujours du soufre, du charbon et du nitrate. Il s'agit de porter ce mélange à un certain degré d'incandescence en évitant l'explosion. Les cas d'alchimistes gravement brûlés ou tués sont nombreux. Les explosions qui se produisent ainsi sont d'une violence particulière et dégagent des températures auxquelles, logiquement, on ne saurait s'attendre.

Le but poursuivi est l'obtention, dans le récipient, d'une « essence », d'un « fluide », que les alchimistes nomment parfois « l'aile de corbeau ».

Expliquons-nous là-dessus. Cette opération n'a pas d'équivalent dans la physique et la chimie modernes. Cependant, elle n'est pas sans analogies. Lorsque l'on dissout dans le gaz ammoniac liquide un métal tel que le cuivre, on obtient une coloration bleu foncé qui vire au noir pour les grandes concentrations. Le même phénomène se produit si l'on dissout dans le gaz ammoniac liquéfié de l'hydrogène sous pression on des aminés organiques, de manière à obtenir le composé instable  $NH_3$ , qui a toutes les propriétés d'un métal alcalin et que, pour cette raison, on a appelé « ammonium ». Il y a lieu de croire que cette coloration bleu-noir, qui fait songer à « l'aile de corbeau » du fluide obtenu par les alchimistes, est la couleur même du gaz électronique. Qu'est-ce que le « gaz électronique » ? C'est, pour les savants modernes, l'ensemble d'électrons libres qui constituent un métal et lui assurent ses propriétés mécaniques, électriques et thermiques. H correspond, dans la terminologie d'aujourd'hui, à ce que l'alchimiste appelle « l'âme » ou encore « l'essence » des métaux. C'est cette âme ou cette « essence » qui se dégage dans le récipient hermétiquement clos et patiemment chauffé de l'alchimiste.

Il chauffe, laisse refroidir, chauffe à nouveau, et ceci pendant des mois ou des années, observant à travers le cristal de roche la formation de ce qui est aussi nommé « l'œuf alchimique » : le mélange changé en un fluide bleu-noir. Il ouvre finalement son récipient dans l'obscurité, à la lumière seule de cette sorte de liquide fluorescent. Au contact de l'air, ce liquide fluorescent se solidifie et se sépare.

Il obtiendrait ainsi des substances tout à fait nouvelles, inconnues dans la nature et ayant toutes les propriétés d'éléments chimiques purs, c'est-à-dire inséparables par les moyens de la chimie.

Des alchimistes modernes prétendent avoir ainsi obtenu des éléments chimiques nouveaux, et ceci en quantités pondérables. Fulcanelli aurait extrait d'un kilo de fer, vingt grammes d'un corps tout à fait nouveau dont les propriétés chimiques et physiques ne correspondent à aucun élément chimique connu. La même opération serait applicable à tous les éléments, dont la plupart donneraient deux éléments nouveaux par élément traité.

Une telle affirmation est de nature à choquer l'homme de laboratoire. Actuellement, la théorie ne permet pas de prévoir d'autres séparations d'un élément chimique que celles-ci :

- La molécule d'un élément peut prendre plusieurs états : ortho-hydrogène et para-hydrogène, par exemple.
- Le noyau d'un élément peut prendre un certain nombre d'états isotopiques caractérisés par un nombre de neutrons différents. Dans le lithium 6, le noyau contient trois neutrons, et dans le lithium 7, le noyau en contient quatre.

Nos techniques, pour séparer les divers états allotropiques de la molécule et les divers états isotopiques du noyau, exigent la mise en œuvre d'un énorme matériel.

Les moyens de l'alchimiste sont, en regard, dérisoires, et il parviendrait, non pas à un changement d'état de la matière mais à la création d'une matière nouvelle, ou tout au moins à une décomposition et recomposition différente de la matière. Toute notre connaissance de l'atome et du noyau est basée sur le modèle « saturnien » de Nagaoka et Rutherford : le noyau et son anneau d'électrons. Il n'est pas évident que, dans l'avenir, une autre théorie ne nous amène pas à réaliser des changements d'états et des séparations d'éléments chimiques inconcevables en ce moment.

Donc, notre alchimiste a ouvert son récipient de cristal de roche et obtenu, par refroidissement du liquide fluorescent au contact de l'air, un ou plusieurs éléments nouveaux. Il reste des scories. Ces scories, il va les laver, pendant des mois, à l'eau tri-distillée. Puis il conservera cette eau à l'abri de la lumière et des variations de température.

Cette eau aurait des propriétés chimiques et médicales extraordinaires. C'est le dissolvant universel et l'élixir de longue vie de la tradition, l'élixir de Faust (Le professeur Ralph Milne Farley, sénateur des Etats-Unis et professeur de physique moderne à l'Ecole militaire de West Point, a attiré l'attention sur le fait que certains biologistes pensent que le vieillissement est dû à l'accumulation de l'eau lourde dans l'organisme. L'élixir de longue vie des alchimistes serait une substance éliminant sélectivement l'eau lourde. De telles substances existent dans la vapeur d'eau. Pourquoi n'en existerait-il pas dans l'eau liquide traitée d'une certaine façon ? Mais une découverte de cette importance pourrait-elle être propagée sans danger ? M. Farley imagine une société secrète d'immortels, ou quasi-immortels, existant depuis des siècles et se reproduisant par cooptation. Une telle société, qui ne se mêlerait pas

de politique et n'interviendrait nullement dans les affaires des hommes, aurait toutes chances de passer inaperçue...),

Ici, la tradition alchimique paraît en harmonie avec la science d'avant-garde. Pour la science ultra-moderne, en effet, l'eau est un mélange extrêmement complexe et réactif. Les chercheurs penchés sur la question des oligo-éléments, et notamment le docteur Jacques Ménétrier, ont constaté que, pratiquement, tous les métaux étaient solubles dans l'eau en présence de certains catalyseurs comme le glucose et sous certaines variations de températures. L'eau formerait en outre de véritables composés chimiques, des hydrates, avec des gaz inertes tels que l'hélium et l'argon. Si l'on savait quel est le constituant de l'eau responsable de la formation des hydrates au contact d'un gaz inerte, il serait possible de stimuler le pouvoir solvant de l'eau et ainsi d'obtenir un véritable dissolvant universel. La très sérieuse revue russe *Savoir et Force* écrivait dans son numéro 11 de 1957 que l'on arriverait peut-être un jour à ce résultat en bombardant l'eau avec des radiations nucléaires et que le dissolvant universel des alchimistes serait une réalité avant la fin du siècle. Et cette revue prévoyait un certain nombre d'applications, imaginait des percées de tunnels au moyen d'un jet d'eau activée.

Notre alchimiste se trouve donc maintenant en possession d'un certain nombre de corps simples inconnus dans la nature et de quelques flacons d'une eau alchimique susceptible de prolonger sa vie considérablement par le rajeunissement des tissus.

Il va maintenant essayer de recombinaison les éléments simples qu'il a obtenus. Il les mélange dans son mortier et les fait fondre à de basses températures, en présence de catalyseurs sur lesquels les textes sont très vagues. Plus on avance dans l'étude des manipulations alchimiques, plus les textes sont malaisés à décrypter. Ce travail va lui prendre encore plusieurs années.

Il obtiendrait ainsi, assure-t-on, des substances ressemblant absolument aux métaux connus, et en particulier aux métaux bons conducteurs de la chaleur et de l'électricité. Ce seraient le cuivre alchimique, l'argent alchimique, l'or alchimique. Les tests classiques et la spectroscopie ne permettraient pas de déceler la nouveauté de ces substances, et cependant elles auraient des propriétés nouvelles, différentes de celles des métaux connus, et surprenantes.

Si nos informations sont exactes, le cuivre alchimique, apparemment semblable au cuivre connu et pourtant très différent, aurait une résistance électrique infiniment faible, comparable à celle des super-conducteurs que le physicien obtient au voisinage du zéro absolu. Un tel cuivre, s'il pouvait être utilisé, bouleverserait l'électrochimie.

D'autres substances, nées de la manipulation alchimique, seraient plus surprenantes encore. L'une d'elles serait soluble dans le verre, à basse température et avant le moment de fusion de celui-ci. Cette substance, en touchant le verre légèrement

amolli, se disperserait à l'intérieur, lui donnant une coloration rouge rubis, avec fluorescence mauve dans l'obscurité. C'est la poudre obtenue en broyant ce verre modifié dans le mortier d'agate, que les textes alchimiques nomment la « poudre de projection » ou « pierre philosophale ». « En quoi, écrit Bernard, comte de la Marche Trévisane, dans son traité philosophique, est accomplie cette précieuse Pierre surmontant toute pierre précieuse, laquelle est un trésor infini à la gloire de Dieu qui vit et règne éternellement. »

On connaît les légendes merveilleuses qui s'attachent à cette pierre ou « poudre de projection » qui serait capable d'assurer des transmutations de métaux en quantités pondérables. Elle transformerait notamment certains métaux vils en or, argent ou platine, mais il ne s'agirait là que d'un des aspects de son pouvoir. Elle serait une sorte de réservoir d'énergie nucléaire en suspension, maniable à volonté.

Nous allons revenir tout à l'heure sur les questions que posent à l'homme moderne éclairé les manipulations de l'alchimiste, mais arrêtons-nous là où s'arrêtent les textes alchimiques eux-mêmes. Voici le « grand œuvre » accompli. Il se produit dans l'alchimiste lui-même une transformation que ces textes évoquent, mais que nous sommes incapables de décrire, n'ayant là-dessus que de faibles aperçus analogiques. Cette transformation serait comme la promesse, à travers un être privilégié, de ce qui attend l'humanité entière au terme de son contact intelligent avec la terre et ses éléments : sa fusion en Esprit, sa concentration en un point spirituel fixe et sa liaison avec d'autres foyers de conscience à travers les espaces cosmiques. Progressivement, ou en un soudain éclair, l'alchimiste, dit la tradition, découvre le sens de son long travail. Les secrets de l'énergie et de la matière lui sont dévoilés, et en même temps lui deviennent visibles les infinies perspectives de la Vie. Il possède la clé de la mécanique de l'univers. Lui-même établit de nouveaux rapports entre son propre esprit désormais animé et l'esprit universel en éternel progrès de concentration. Certaines radiations de la poudre de projection sont-elles la cause de la transmutation de l'être physique ?

La manipulation du feu et de certaines substances permet donc, non seulement de transmuter les éléments, mais encore de transformer l'expérimentateur lui-même. Celui-ci, sous l'influence des forces émises par le creuset (c'est-à-dire des radiations émises par des noyaux subissant des changements de structure), entre dans un autre état. Des mutations s'opèrent en lui. Sa vie se trouve prolongée, son intelligence et ses perceptions atteignent un niveau supérieur. L'existence de tels « mutants » est un des fondements de la tradition Rose-Croix. L'alchimiste passe à un autre état de l'être. Il se trouve hissé à un autre étage de la conscience. Lui seul se découvre éveillé, et tous les autres hommes, lui semble-t-il, dorment encore. Il échappe à l'humain ordinaire, comme Mallory, sur l'Everest, disparaît, ayant eu sa minute de vérité.

« La Pierre philosophale représente ainsi le premier échelon qui peut aider l'homme à s'élever vers l'Absolu (René ALLEAU : Préface à l'ouvrage de M. Le Breton : Les Clés de la Philosophie spagyrique. Editions Caractères, Paris.). Au-delà, le mystère

commence. En deçà, il n'y a pas de mystère, pas d'ésotérisme, pas d'autres ombres que celles que projettent nos désirs et surtout notre orgueil. Mais, comme il est plus facile de se satisfaire d'idées et de mots que de faire quelque chose avec ses mains, sa douleur, sa fatigue, dans le silence et dans la solitude, il est aussi plus commode de chercher dans la pensée dite « pure » un refuge, que de se battre corps à corps contre la pesanteur et les ténèbres de la matière. L'alchimie interdit toute évocation de ce genre à ses disciples. Elle les laisse face à face avec la grande énigme... Elle nous assure seulement que si nous luttons jusqu'au bout pour nous dégager de l'ignorance, la vérité elle-même luttera pour nous et vaincra finalement toutes choses. Alors commencera peut-être la VRAIE métaphysique. »

## V

*Il y a un temps pour tout / Et il y a même un temps pour que les temps se rejoignent.*

Les vieux textes alchimiques assurent que dans Saturne se trouvent les clés de la matière. Par une singulière coïncidence, tout ce que l'on sait aujourd'hui en physique nucléaire repose sur une définition de l'atome « saturnien ». L'atome serait, selon la définition de Nagaoka et Rutherford, « une masse centrale exerçant une attraction, entourée par des anneaux d'électrons tournants ».

C'est cette conception « saturnienne » de l'atome qui est admise par tous les savants du monde, non comme une vérité absolue, mais comme la plus efficace hypothèse de travail. Il est possible qu'elle apparaisse, aux physiciens de l'avenir, comme une naïveté. La théorie des quanta et la mécanique ondulatoire s'appliquent au comportement des électrons. Aucune théorie et aucune mécanique ne rendent compte avec exactitude des lois qui régissent le noyau. On imagine que celui-ci est composé de protons et de neutrons, et c'est tout. On ne connaît rien de précis sur les forces nucléaires. Elles ne sont ni électriques, ni magnétiques, ni de nature gravitationnelle. La dernière hypothèse retenue relie ces forces à des particules intermédiaires entre le neutron et le proton, que l'on appelle des mésons. Cela ne satisfait que l'attente d'autre chose. Dans deux ans ou dans dix ans, les hypothèses auront sans doute pris d'autres directions. Toutefois, il faut remarquer que nous sommes dans une époque où les savants n'ont ni tout à fait le temps, ni tout à fait le droit de faire de la physique nucléaire. Tous les efforts et tout le matériel disponible sont concentrés sur la fabrication d'explosifs et la production d'énergie. La recherche fondamentale est remise à l'arrière-plan. L'urgent est de tirer le maximum de ce que l'on sait déjà. Pouvoir importe plus que savoir. C'est à cet appétit du pouvoir que semblent s'être toujours dérobés avec soin les alchimistes.

Où en sommes-nous ? Le contact avec des neutrons rend radio-actifs tous les éléments. Les explosions nucléaires expérimentales empoisonnent l'atmosphère de la planète. Cet empoisonnement, qui progresse de façon géométrique, augmentera follement le nombre des enfants mort-nés, des cancers, des leucémies, gâtera les plantes, bouleversera les climats, produira des monstres, brisera nos nerfs, nous

étouffera. Les gouvernements, qu'ils soient totalitaires ou démocrates, ne renonceront pas. Ils ne renonceront pas pour deux raisons. La première est que l'opinion populaire ne peut être saisie de la question. L'opinion populaire n'est pas au niveau de conscience planétaire qu'il faudrait pour réagir. La seconde est qu'il n'y a pas de gouvernement, mais des sociétés anonymes à capital humain, chargées, non de faire l'histoire, mais d'exprimer les aspects divers de la fatalité historique.

Or, si nous croyons à la fatalité historique, nous croyons qu'elle n'est elle-même qu'une des formes du destin spirituel de l'humanité, et que ce destin est beau. Nous ne pensons donc pas que l'humanité périra, quand bien même elle devrait souffrir mille morts, mais qu'à travers ses douleurs immenses et effroyables, elle naîtra — ou renaîtra — à la joie de se sentir « en marche ».

La physique nucléaire, orientée vers le pouvoir, va-t-elle, comme le dit M. Jean Rostand, « gaspiller le capital génétique de l'humanité » ? Oui, peut-être, durant quelques années. Mais nous ne pouvons pas ne pas imaginer la science devenant capable de dénouer le nœud gordien qu'elle vient de faire.

Les méthodes de transmutation actuellement connues ne permettent pas de juguler l'énergie et la radio-activité. Ce sont des transmutations étroitement limitées, dont les effets nocifs sont, eux, illimités. Si les alchimistes ont raison, il existe des moyens simples, économiques et sans danger, de produire des transmutations massives. De tels moyens doivent passer par une « dissolution » de la matière et par sa reconstruction dans un état différent de l'état initial. Aucun acquis de la physique actuelle ne permet d'y croire. C'est pourtant ce qu'affirment les alchimistes depuis des millénaires. Or, notre ignorance de la nature des forces nucléaires et de la structure du noyau nous oblige à ne pas parler d'impossibilités radicales. Si la transmutation alchimique existe, c'est que le noyau a des propriétés que nous ne connaissons pas. L'enjeu est assez important pour que soit tentée une étude vraiment sérieuse de la littérature alchimique. Si cette étude ne conduit pas à l'observation de faits irréfutables, il y a tout au moins quelque chance qu'elle suggère des idées neuves. Et ce sont les idées qui manquent le plus dans l'état présent de la physique nucléaire, soumise à l'appétit de pouvoir et assoupie sous l'énormité du matériel.

On commence à entrevoir des structures infiniment compliquées à l'intérieur du proton et du neutron, et que les lois dites « fondamentales », comme, par exemple, le principe de parité, ne s'appliquent pas au noyau. On commence à parler d'une « antimatière », de la coexistence possible de plusieurs univers au sein de notre univers visible, de sorte que tout est possible dans l'avenir et notamment la revanche de l'alchimie. Il serait beau et conforme au noble maintien du langage alchimique, que notre salut s'opérât par le truchement de la philosophie spagyrique. Il y a temps pour tout, et il y a même un temps pour que les temps se rejoignent.

fin